

2^{me} PRIX



Devise :

Ad veritatem

TRISTESSE

DE

NOVEMBRE

PAR

GÉO de MAY

(ARTHUR RAYEROUX)

I

C'était le jour de la Toussaint. L'après-midi agonisait avec splendeur, et le Cap Bernard, tout blanc sous les rayons finissants du soleil, dressait sa silhouette trapue au-dessus de Saint-Denis, lorsque d'un pas de promenade, Philippe Lérès tourna la rue de la Boucherie pour s'engager dans celle du Grand-Chemin.

Celle-ci ressemblait, à cette heure, à un large et long ruban qui se déroulait jusque dans le lointain perdu dans la verdure des quartiers excentriques.

Mince et bien découpé, vêtu de blanc selon l'habitude des coloniaux, notre promeneur était dans toute la force de l'âge. Son allure dénotait ce qu'il était réellement : un homme d'action, d'énergie un peu violente, mais adoucie par une bonté native et une générosité sans ostentation.

Philippe Lérès arrivait de Madagascar par le dernier courrier. Il avait quitté la colonie, son pays natal, il y avait quelque douze ans. La grande Ile, l'Ile à la terre rouge et pleine d'or, d'argent et de pierres précieuses l'avait attiré. Une fois arrivé, il y était resté. Il était parti d'ici comme un simple voyageur. Il possédait un modeste patrimoine, il est vrai, mais cela lui suffisait, car il se croyait sans ambition. Le désir de voir du pays, de connaître du nouveau l'avait poussé à faire ce voyage d'agrément.

Il revenait aujourd'hui au pays natal, pris de nostalgie, la bourse bien garnie, presque riche. Le hasard, ce dieu qui n'a aucun autel, lui avait mis comme sous la main certaines affaires que la veine s'était chargée de faire heureuses. Après douze années de séjour un peu partout à Madagascar, sur les côtes, dans les îles avoisinantes, dans la brousse, à Tananarive, à Diégo et à Tamatave il était devenu ce qu'on appelle un vrai Malgache, — du moins, il croyait l'être.

Madagascar l'avait révélé à lui-même, et, du créole nonchalant, un peu fêtard, en avait fait un homme d'affaires, un traitant hardi, habile, un agent actif de propagande de l'argent, de l'esprit et de l'industrie français. Il avait été sur la terre malgache l'enfant chéri de la chance.

*
* *

Pour le moment, le spectacle de la rue l'amusaient prodigieusement. La vie dont elle était pleine était pour Lérès comme une de ces joies retrouvées qui font l'âme plus légère et le

pas plus alerte. Ce jour de fête mettait surtout dans la rue du Grand-Chemin, un mouvement inaccoutumé : les autos, aux longs barissements, filaient rapides et sans bruit, en des fuites silencieuses, les bicyclettes graciles, flèches décochées par d'invisibles archers, aux sonneries aigrettes, les « voitures de place » aux bêtes fatiguées, les attelages où les femmes immobilisaient nonchalamment leurs grâces délicates et délicieusement parées, se croisaient. Tout était vie et mouvement dans une buée de poussière dorée. Et sur tout cela, le soleil qu'on ne voyait plus, jetait la parure de sa mort. Il restait un peu de lui sur les choses. Les vieux toits en bardeaux s'égayaient de ses dernières clartés, le zinc, le ferblanc prenaient des reflets d'argent fin, la tôle, plus sombre, ressemblait à du vieil argent.

Et pendant que, simple unité dans la foule anonyme, il s'en allait, Philippe Lérès sentait monter en lui d'inoubliables souvenirs. Saint-Denis, son quartier natal, le reprenait petit à petit. Malgré lui, des tendresses très anciennes qui sommeillaient en lui, s'éveillaient dans tous les coins de son âme. Et voilà qu'il se prenait à renier ce dont il se faisait une fierté, un honneur, une gloire quoi ? d'être, hier encore : Un malgache. Lui, un malgache, allons donc ! Il était bien un créole jusque dans les fibres les plus profondes de son être, de la tête jusqu'aux pieds. Il se sentait chez lui, sur sa terre de la Réunion qui en valait bien une autre, et qui, sournoisement mais sûrement faisait le miracle de le reprendre, lui, l'enfant prodigue. Et la joie qui, peu à peu, coulait comme une source pure en lui, était une sorte de reniement de son passé de malgache, de son passé de la veille !

Comme une marée lente mais invincible, les souvenirs lui venaient en foule et l'enlaçaient. Le charme qui émanait

de son enfance l'enchantait et le grisait d'une ivresse légère comme s'il avait bu beaucoup de champagne.

Bien qu'elle revint du Cimetière, où comme tous les ans elle avait amoncelé sur les tombes bouquets et gerbes de fleurs, la foule qui remplissait la rue du Grand Chemin était pleine de gaieté. Et d'elle montait un bruit de joie. Les rires éclataient sur des lèvres charnues, et des groupes passaient avec, dans les regards, des reflets de plaisir, reflets de l'âme amusée, mousse pétillante qui se répandait hors de la coupe des yeux.

Philippe ne se choquait pas de cette joie de vivre que le créole apporte dans tout ce qu'il fait. Le créole a du soleil dans l'âme. Il est pénétré jusqu'en ses moelles de sa gaieté. C'est le Méridional d'Outre-mer et des Frances tropicales. Dans le dédoublement qui se faisait aussitôt en lui, il s'aperçut qu'il était un créole tout pareil à ceux qui l'entouraient. Il se reconnaissait avec une sorte de satisfaction intime et puérile, au milieu de cette foule endimanchée, bon enfant, joyeuse, ce pendant qu'un gamin à côté de lui fredonnait une chanson créole, courte et grivoise, et que, d'un salon de coiffure, venait le rythme passionné d'une polka jouée par un trio de mandolinistes.

Le décor aussi s'imposait à lui comme un décor ancien, fait de choses vieilles et amicales. Toutes ces maisons, il les connaissait. Leur aspect lui revenait, familier, à la mémoire. Il se souvint d'avoir vu un tableau de Weber, le peintre humoriste, qui, dans un paysage, donnait à chaque maison, à chaque chose une figure quasiment humaine. Il en était de même ici. Chaque maison lui disait un mot de connaissance, un bonjour amical. Il les reconnaissait.

Les boutiques de Chinois n'avaient point changé d'aspect, avec au fond, derrière le comptoir, impassible, le commis dont les mains jamais inactives tournaient prestement cornets de café, cornets de sucre, cornets de poivre.

Il reconnaissait la grosse et robuste malabare qui tenait son « petit bazar » de légumes et de fruits. Un coup d'œil plus attentif l'instruisit. Non, celle-là avait changé, rajeunie tout à fait. Impossible. Maintenant il se souvenait. Elle était assurément morte, et c'était sa fille, la petite Maria, qui promettait d'être le vivant portrait de sa mère, qui lui avait succédé. Noire comme une tranche de sapote négro, ressemblant à sa maman comme une goutte de café ressemble à une autre, d'une beauté de visage adorable, elle avait pris simplement la place de la morte. Mêmes choses, mêmes gens, mêmes âmes partout, mêmes attitudes.

Et cette rue où soufflait librement la brise qui, venant du large soulevait de courtes lames de poussière, était demeurée telle qu'il l'avait connue depuis son enfance. C'était bien l'artère puissante et large qui amenait à St Denis, le cœur même de l'île, des hôtes nouveaux, tout un monde de voyageurs, tel un sang jeune et tiède.

Il la reconnaissait et une douceur lui venait de la retrouver pareille, avec ses maisons pressées les unes contre les autres sur la rue, le long du grand canal et du trottoir.

Il reconnaissait la haute maison des Jacquelin, grand cube de pierres. Il reconnaissait le dépôt Ferrando et son large « barreau », ouvert, béant sur la rue, d'où partent les grandes et lourdes charrettes de Salazie dans le soir qui tombe.

Il reconnaissait le Petit Marché, à côté du Poste de Police, vide et laid, et élevant, au-dessus de ses « carreaux » déserts, sa structure désuète et dépourvue d'élégance.

Les rues transversales coupaient le long ruban, rue des Limites, rue de l'Est... D'autres venaient s'y aboutir, comme des ruisseaux viennent finir à la rivière : rue St-Denis, rue St-Anne.

Et dans toutes la foule était restée la même que celle qu'il avait connue, dans son ensemble, comme dans son

eurythmie

Les types de femmes que l'œil de Lérès s'amusa à regarder, se poursuivaient à travers le temps avec des joliessees pareilles. Ils s'affinaient seulement un peu plus. Mais le regard comme les lèvres étaient bien ceux des femmes qui l'avaient charmé, l'un lui donnait la même douceur et les autres la même saveur.

La gamme des couleurs des visages créoles, qui vont du blanc très pur jusqu'à l'ébène, le reposait des visages malgaches, car la diversité des types, les mélanges des races réalisent très souvent de véritables chefs-d'œuvre. Le métissage vêtissait d'une forme impeccable d'adorables créatures, vraies figurines de Tanagra, qui s'habillaient d'indienne à bon marché ou de mousseline légère.

II

Lérès se trouva bientôt à l'intersection de deux routes qui formaient une croix toute blanche et poussiéreuse devant lui. A une demi portée de fusil et à sa droite l'Église St-Jacques se dressait, l'aile gauche et le clocher encore illuminés par le soleil couchant. Une curiosité le poussa à aller la revoir. Le bout de rue qui y conduisait était raviné et plein de cailloux pointus. Il avait l'air misérable et négligé d'une rue de quartier lointain et pauvre. De longs filaos, à gauche, gémissaient, et Lérès entendit le roucoulement plaintif d'une invisible tourterelle, cachée dans l'ombre des branches flexibles. Etonnante ville qui, au moment où l'on s'attend le moins, offre des cours de campagne, des bouts de forêts, des miniatures de « bois » où l'oiseau qu'accompagnent la mandoline et l'accordéon, chante en toute liberté !

St-Jacques avait changé d'aspect, à son avantage. L'église s'en aperçut aussitôt. L'humble chapelle était devenue une église cossue. Elle s'était embellie d'une architecture nouvelle, et, son large vaisseau en forme de croix, ses clochetons, son portail, fait entièrement avec les belles pierres de nos rivières, avaient une certaine allure.

Un vieux souvenir y attendait Philippe L'éris. Ce fut un léger battement du cœur qui le porta à son cerveau, comme une de ces bulles qui, des profondeurs d'un étang, montent à la surface. Il avait aimé, et ça avait été une de ses plus fortes tendresses, — une jeune fille des environs, et leur première rencontre, qui avait décidé de leur sort, avait eu lieu dans l'Église St-Jacques, à la grand'messe, le jour de la Toussaint. C'était une fort jolie fille, une créature au charme discret, aux grands yeux sombres. Elle était du petit nombre de celles qui passeraient, dans la vie, intactes et sans trouble si un grand amour ne venait les surprendre. Ah ! oui, il l'avait bien aimée. Et il se prit à répéter en lui-même le nom qu'elle portait : Jeanne. Il lui avait donné ce qu'il croyait être le plus fort de ses tendresses. Ils se l'étaient dit ces mots d'amours craintifs, d'abord balbutiés, puis plus hardis et précurseurs de l'aveu qui du cœur monte aux lèvres. Et un jour, ils prononcèrent les paroles définitives qui sont comme des liens qui vous enchaînent à jamais. Et ils avaient unis leurs âmes dans le mystère des rencontres que personne ne soupçonnait. Oh ! ces souvenirs !

Oui, ces souvenirs, Philippe se demandait avec quelque surprise pourquoi ils revenaient avec tant de force et de tenacité. Il n'avait pas la force de les chasser. Le passé a de ces retours auxquels on ne s'attend pas et devant lesquels on est plein de faiblesse et de lâcheté.

Il ne put répondre à la question qu'il se posait à lui-même, et sa pensée, comme le papillon du soir tourne autour de la lampe, à la flamme de laquelle il laissera ses ailes, re-

vint au passé qui le charmait et le grisait d'une ivresse pensive.

..Ils s'étaient aimés comme s'ils ne devaient jamais se quitter, comme si leur amour devait être éternel, et pourtant la liaison s'était rompue. La chaîne qui retenait leurs lèvres et leur âme s'était brisée. La Rupture fut décisive car, il était parti cinq jours après pour Madagascar. Pourquoi l'avait-il si subitement abandonnée ?.. A ce moment, où il se jugeait lui-même, dans la clarté de sa conscience d'homme, il ne pouvait pas le dire exactement : Les fins de liaisons ont de ces mystères. Elles sont faites d'une infinité de mauvaises raisons, de petites lâchetés, de lassitude, de choses trop connues et trop souvent répétées. Elles sont l'indice de notre misère et de notre impuissance. Quand un amour finit c'est comme un fruit mûr qui tombe, il est bien près de devenir mauvais, de pourrir.

Pour chasser ces souvenirs, vieilles chansons d'autrefois dont le « leit-motiv » l'assombrissait déjà, Philippe Lérès se hâta d'entrer dans l'Eglise. Elle était déserte au premier coup d'œil. Il y régnait une fraîcheur venue des dalles de marbre et de la solitude. Un vague parfum que conservent les églises et qui, avec le silence, leur crée une atmosphère spéciale qui dispose au recueillement et à la prière. Il y avait, flottant autour des autels un reste des litanies qu'on venait d'y chanter. La minute s'alanguissait. Elle reposait l'âme. Et il venait aux lèvres des paroles confuses, des reminiscences de prières, de ces mots qu'on a appris dans son enfance et que la vie n'a pas tout à fait emportés et fait oublier.

Philippe ressentit tout cela avec une confusion singulière dont il ne se rendait pas exactement compte. Cette vie muette pénétrait lentement en lui, et l'amollissait. Il s'accouda à un bénitier.

Tout à coup, son regard vague et imprécis se fixa avec une soudaine attention. A quatre ou cinq rangées de chaises

de lui — une femme agenouillée priait. De l'avoir seulement aperçue, il reçut comme un choc. Oui, il ne pouvait se tromper, c'était bien elle. C'était Jeanne, la chère maîtresse d'il y a douze ans, la femme dont il avait fait ses délices et sa joie.

Et son regard aigu, ou tout un passé se levait, se posait, scrutateur et sagace sur la jeune femme. Sa nuque était restée la même, ronde et belle, de cette couleur ombrée qui fait la damnation des yeux et met tant de douceur aux lèvres, quand elles s'y posent. Et au dessus, les cheveux bruns et souples, sous le large chapeau cachaient leurs torsades savantes. Philippe n'eut pas un doute ; ses yeux pouvaient se tromper, son cœur non pas. Passionné plutôt que sentimental, l'amour laissait des traces ineffaçables plutôt dans sa chair que dans son cœur. Et sa chair se souvenait et tressaillait.

Le souvenir des joies de jadis le reprit. Il hâleta, une minute dans l'espoir de les avoir de nouveau. Puis tout aussitôt, mille sentiments divers l'agitèrent et le bouleversèrent.

Irait-il s'agenouiller près d'elle, et par ce seul acte, affirmer qu'il n'avait rien oublié et demander son pardon ? L'attendrait-il sur le porche ? L'église ne tarderait pas à se fermer. Elle passerait devant lui, et qui sait si la soudaine rencontre ne se changerait en une nouvelle union plus durable cette fois, si le lien brisé ne se renouerait pas plus solide qu'auparavant ? Des souvenirs plus précis lui révélaient en Jeanne une femme exquise. Elle serait la maîtresse rêvée, idéale, avec qui il serait doux de commencer une vie nouvelle, à Madagascar où l'existence est si facile et dépourvue de préjugés.

Cependant Lérès hésitait. Il ne se décidait pas. Il ne recouvrait pas son énergie habituelle. Il flottait, irrésolu, entre mille projets. Ah ! pauvre cœur humain. Philippe en

comprit toute la faiblesse à ce moment même où le trouble était entré en lui. Une autre vision celle de la raison s'élevait et lui parlait, impérieuse, et chassait ses désirs mauvais, faisait taire ses passions et balayait son âme de toutes ces impuretés. Quel acte allait-il commettre ? Attendre Jeanne, lui parler ? Soit. Mais qu'allait-il lui dire ? Par quel mot commencer qui ne la froisserait pas, qui ne serait pas une injure, un affront. Ce mot il ne le trouvait pas, il lui semblait qu'il était impossible qu'il le trouvât jamais.

Son esprit, en pleine déroute, se posait un instant après, des questions d'un autre genre, mais aussi puissantes, aussi nettes. Savait-il seulement si Jeanne, si cette maîtresse adorée de jadis s'était mariée après son départ ? Qu'avait-il appris de sa vie, lui, l'oublieux, le lâche, car il se traitait à cette heure de lâche ? Rien. Absolument rien. Il s'était écarté de sa vie, elle était devenue pour lui une étrangère, car le cœur a des oublis qui séparent plus que la mort elle-même. Mariée, avait-elle des enfants ? Qui sait ? Ne viendrait-il pas gâter un bonheur jusqu'ici sans mélange et jeter le trouble dans un ménage. Oui ? En avait-il le droit ?

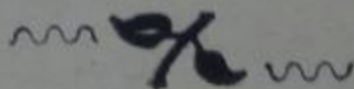
Et Lérès, entrant plus profondément en lui-même, s'interrogeait avec une sorte d'acharnement douloureux. Il voyait, à cette heure où un angoissant combat meurtrissait son âme, plus clair en lui. Il se demandait si vraiment il l'aimait, cette femme, comme jadis, si ce qu'il ressentait à cette minute était vrai, si cela pouvait être durable. Ne voulait-il pas goûter plutôt pour une fois à l'amour de jadis ? Pouvait-il mentir à lui-même ? Oui, il sentait bien que le temps avait fait son œuvre, qu'il avait creusé entre la maîtresse d'hier et lui un abîme que rien ne pouvait combler. Lérès en sondait la profondeur avec effroi. Il eut soudain la conscience que sa vue pouvait causer d'irréparables malheurs. Il eut le pressentiment, qui le pinça durement au cœur, que de nouvelles souffrances allaient bouleverser son existence.

Et alors, infiniment malheureux, mais fort, car toute son énergie lui était revenue, la bouche amère, le front barré du pli d'une résolution suprême, Philippe Lérès se redressa. Il enveloppa la jeune femme d'un long et indéfinissable regard, et sur la pointe des pieds, pour ne pas attirer l'attention de celle qui priait, il sortit rapidement de l'Eglise.

Et comme il ressentait le besoin d'un peu de tranquillité et de paix, il prit, pour retourner à l'hôtel Mondon, la rue Lafontaine sur laquelle tombait déjà le silence.

Philippe Lérès allait vers son destin. La tristesse des choses mortes, d'un amour défunt, était en lui, cette tristesse qui vient des cimetières où l'on vient de prier le 1^{er} Novembre et dont on emporte avec soi l'odeur des tombeaux.

Geo de May.



3^{me} PRIX

Devise :

*« Il est plus facile de monter sur l'arbre
que d'en descendre... »*

LA DOUCEUR

DE

CROIRE

PAR

LÉOPOLD LECLÈRE

La grande brise du large balayait les entonnoirs et les cônes qui composent le territoire de Vincendo. Sous son étreinte vigoureuse, les noirs carrés de filaos ployaient, sans rompre, leurs cimes flexibles. C'étaient de grands claquements de fouet, une longue plainte harmonieuse, ininterrompue,

qui emplissait les oreilles ; une poésie indéfinissable se dégageait de tout cela et empoignait l'être du promeneur.

La famille, en vacances, s'avançait vers la mer, le long des sentiers ouatés de fines aiguilles sèches, tombées des arbres. En avant, ouvrant la marche, allait Louise, une grande fille de vingt ans, née au delà des mers, arrivée fillette à Vincenzo ; une lourde tresse blonde tombait sur son dos ; le visage très fin, pas joli, était agréable ; il avait depuis longtemps pris les tons jaunâtres du terroir.

A côté de Louise, la petite Ange, menue, potelée, divinement gracieuse dans son court costume d'écolière dyonisiennne ; avec un adorable visage de camée, un profil de déesse des religions abolies, d'impressionnants yeux bruns qui posaient nettement, en toute innocence, la question éternelle de l'énigme de la vie.

Puis venait la théorie minable des oncles et des tantes du crû. Vieux vêtements utilisés jusqu'à la corde ; pieds nus, carrés, déformés par l'habitude des durs sentiers des pitons agrestes. Une respectable collection d'honnêtes « pattes-jau-nes », bien éduqués et ne le cédant en rien, sur la question du « savoir-vivre », aux dyonisiens en vacances, leurs hôtes et parents.

Fermant la marche et causant avec son beau-frère Lequévidic, Jean Métras, un grand jeune homme de 35 ans, un peu maigre, robuste, très à son aise dans ses habits de coureur de brousses.

La promenade se poursuivait, sous la plainte des filaos rudement secoués ; elle était toute résonnante des jacasseries des filles, égayée des frais éclats de rire de *la petite Ange*...

Tout à coup une nue violemment chassée de la mer s'ef-filocho aux cimes tourmentées des filaos, répandant sous le couvert une pluie fine, pénétrante.

L'oncle Thomas et la tante Thérèse, en citadins frileux qui redoutent les bronchites, s'arrêtèrent net, parlèrent de ne pas aller plus loin.

Mais *la petite Ange*, consternée, se retourna, jeta ses bras au cou de la tante :

— Oh ! marraine, continuons, nous changerons de linge au retour !

Jean, philosophe, attendait, en homme qui a reçu plus d'une averse sur ses épaules dans les solitudes des pays lointains. Quant aux Vincendais, ils connaissaient leur localité et étaient disposés à satisfaire la jeune fille, qu'ils ne se lassaient pas d'admirer depuis son arrivée de Saint-Denis.

Le vieux Renaud Lequévidic, patriarche de 72 ans, courbé à angle presque droit, releva péniblement son visage d'honnête homme :

— Mon cher M. Thomas, dit-il, ce n'est qu'un grain qui passe. Tout à l'heure nous aurons du soleil ; vous aurez le temps de revenir avant l'autre grain. D'ailleurs mon boucan est à deux pas d'ici.

On alla s'y abriter, un peu entassés. Il y avait du feu. Avec des cris d'allégresse, Ange grignotta des petites patates toutes chaudes, que la bonne Louise avait vite cuites sous la cendre.

Enfin, un des garçons, resté dehors, tout ruisselant, dit :

— V'là le soleil qui sort !

Ange, la première, bondit hors de la cabane.

Quelques instants après on fut au bord de la falaise.

Les dyonisiens étaient pénétrés d'admiration devant le magistral décor qui s'étalait sous leurs yeux.

La mer immense, d'un bleu profond, était soulevée par de puissantes vagues.

Des nuées vigoureusement chassées rasaient le fil de l'eau : on eût dit d'une aire sans bornes, où des géants invisibles s'occupaient de carder des montagnes de coton fin. Dans les intervalles des nues, de larges espaces de soleil faisaient miroiter la mer déchainée. Dans la direction de Saint-Philippe, la ligne sévère de la haute falaise noire se poursuivait, sans cesse battue par les vagues furieuses, qui s'y écrasaient dans des explosions de torpilles formidables.

Ange se retourna vers Jean, joignit ses petites mains et dans une sorte d'extase de ses yeux admirables, elle dit :

— Oh ! que c'est beau...

Jean sourit ; il était blasé sur le spectacle de la nature...

*
* *

Cependant les Vincendais descendaient déjà dans le trou de « Terre Rouge ».

Ange, avec effroi, dit : — C'est dans ce fond-là qu'il faut se baigner !

L'anse n'était qu'une déchirure de la falaise ; un éboulement, en entonnoir, de la terre rougeâtre du piton qui faisait suite immédiatement. Au fond, d'énormes roches dont les intervalles formaient des bassins tantôt à sec et brusquement remplis par une vague haute poussée du large. Le bain était à la fois une trempée et une douche.

L'oncle Thomas et la tante Thérèse refusèrent énergiquement de descendre dans ce trou.

Jean se chargea de *la petite* Angèle. Il souleva la jeune fille de terre et la posa sur son bras gauche ; arc-boutant ses pieds aux chicots, s'accrochant aux racines, il descendit avec

autant de sûreté que les Vincendais. Ange, délicieusement terrifiée, ferma ses yeux splendides et noua ses bras autour du cou du jeune homme.

Alors une étrange émotion s'empara de Jean. Il avait cru porter une *fillette* : il sentait sur son bras le poids d'une *femme* prête à tous les actes de la vie ..

Le jeune corps, impeccablement moulé, était ferme comme celui d'une mousmé japonaise : la gorge menue, mais parfaite, se posait avec confiance sur la robuste poitrine du coureur des grands pays d'outre-mer. Jean empoigna plus virilement l'adorable fardeau.

Au bas de la dangereuse descente il déposa la jeune fille sur le sol : elle ouvrit les yeux, desserra son étreinte peureuse et s'éloigna un peu de son grand ami. Jean murmura : — Ange, quel âge avez-vous donc ? — Dix-sept ans, dit-elle, triomphante !

Et elle courut vite rejoindre ses compagnes qui, derrière l'écran d'une haute roche, s'apprêtaient au bain.

Jean Métras était né à la Réunion ; mais, tout petit, il avait été emmené au dehors ; il était revenu de loin en loin à l'île natale toujours chérie, trop souvent marâtre à ses enfants.

Il avait parcouru l'Indo-Chine et même un coin de l'Afrique. Il avait longuement habité Madagascar ; pionnier de la conquête il avait eu toutes les chances, connu tous les déboires ; l'aisance laborieusement acquise et tout d'un coup anéantie par une soudaine insurrection ou quelque autre événement imprévu qui oblige à tout abandonner.. pour ensuite tout recommencer.

A cette heure il revenait d'une longue tournée, à la recherche de gisements d'arbres caoutchoutifères, dans le Sud-Est de la Grande Ile. Il était venu se reposer à la Réunion.

A Saint-Denis il avait retrouvé un vieil ami ; il en avait accepté l'hospitalité plutôt que d'aller à l'hôtel.

Le père Thomas élevait deux orphelins, neveu et nièce de sa femme Thérèse. Albin suivait les cours du Lycée et *la petite* Ange, plus modestement, appartenait à l'Ecole Joinville.

Jean avait proposé d'utiliser les vacances de Janvier en un voyage du tour de l'île , à ses frais. Les deux enfants poussèrent des cris d'enthousiasme. Ange supplia si gentiment que l'oncle Thomas consentit.

Le train, puis la diligence les avait amenés jusqu'à Vincendo, où Jean avait des parents qu'il n'avait pas revus depuis de nombreuses années. Après un séjour agréable il s'agissait d'aller retrouver le chemin de fer à St-Benoit, par la route du Grand-Brûlé.

Une charrette fut affrêtée. L'on partit au frais matin.

L'étroit véhicule était encombré des bagages. L'oncle Thomas et la tante Thérèse, à chaque cahot, poussaient des cris. Albin querellait sa jeune sœur, que d'ailleurs il adorait, pour se faire une place à peu près supportable. De sorte qu'Ange, qui riait follement de tous ces incidents du voyage, se trouvait presque rejetée dans les bras de Jean, à l'arrière de la charrette.

Un tourment indicible rongait l'âme du coureur de brousses. Lui, le sceptique, le blasé, après sa vie agitée, aboutir à aimer cette enfant !

— Oui, mais une enfant qui avait dix-sept ans, qui avait toutes les formes, toutes les grâces accomplies d'une femme, d'une gentille petite femme très adroite, très active, très entendue et qui animerait, charmerait, ornerait un foyer...

— Oh ! mais, emmener cet être frêle, ce bijou vivant dans la redoutable brousse malgache, aux telluriques monstrueuses qui terrassent sournoisement, en moins de 24 heures, les plus robustes... quel crime !

— Ah ! mais, c'est qu'il se sentait aussi l'énergie de la rendre heureuse partout !... Il avait étudié le caractère d'Ange : sous des dehors rieurs, une raison positive, une connaissance... d'orpheline des charges de la vie.

Quel rêve !... Oh !

Brusquement il prit une décision.

— Ah ! non, votre charrette me tue les jambes ! Je préfère marcher. Je suis un solide marcheur.

Il fit une bonne place, sur une malle, à la jeune fille attristée et sauta sur la route. Il chemina à côté du charretier. De lancinantes pensées l'agitaient. A tout moment Ange l'appelait, lui demandait de lui cueillir telle fleur qui souriait sur le bord de la route, ou de lui arranger un peu cette malle qui glissait sans cesse.

Un étrange roman d'amour s'ébauchait sous les yeux de l'oncle, de la tante et du jeune frère, trop occupés à se garer des durs cahots dont ils souffraient atrocement, sur leurs sièges faits de ces bagages anguleux, rudement secoués dans la charrette en marche.

Mais le charretier, un jeune homme de Vincendo, propriétaire de la charrette, — un parent des Lequévidic —, avait un sourire sur les lèvres. De temps en temps, il regardait du coin de l'œil la délicieuse enfant-femme ; et il lui apportait aussi des fleurs, des brassées de fougères. Ange était tout à fait heureuse.

A midi l'on atteignit la Ravine Angot. Le conducteur détela. Les mules reçurent la ration. Les gens, y compris l'aimable charroyeur, M. Joseph X., apprécièrent l'excellent repas froid apporté de Vincendo.

Puis, le voyage reprit.

On entra dans le Grand-Brûlé.

La route, taillée dans la lave ancienne, coulait sous la fraîche ramure qui avait envahi cet amas de pierre noire, figée.

Du côté du talus, Jean remarqua des trous cylindriques, semblables à l'orifice d'énormes macaronis noirs. A l'entrée de chacun de ces tunnels volcaniques, la piété des habitants avait placé un petit oratoire que les voyageurs entretenaient pieusement de fleurs toujours fraîches.

Jean eut la curiosité de s'introduire dans une de ces cheminées. Le charroyeur poussa des cris d'effroi :

— N'en faites rien, Monsieur ! Des esprits forts l'on tenté : ils en ont été repoussés par des forces surnaturelles.

Et l'homme dit les légendes du pays. Ces cheminées volcaniques n'étaient pas moins que les bouches de l'enfer ; l'air y était empesté de l'haleine des damnés. La nuit elles vomissaient des fantômes épouvantables qui arrêtaient et maltraitaient les voyageurs attardés. On n'était tranquille que depuis que de pieuses personnes avaient eu l'idée d'élever ces petits oratoires. La Bonne-Mère, Saint-Joseph et les anges étaient seuls capables d'arrêter les damnés...

L'oncle Thomas affectait de n'être occupé que de se préserver des cahots ; la tante Thérèse se signait avec terreur ; Albin était ému, mais il cachait, d'ailleurs très mal, son malaise.

Jean sourit. Il retrouvait ici les terreurs, les transes madécasses. Toute la brousse, tous les sentiers du pays malgache n'étaient-ils point parsemés de « tongobates » dont ces petits oratoires n'étaient que la réplique christianisée ? Mais il se tut : il n'était pas venu à la Réunion pour redresser les er-

reurs, faire la guerre au mystère... Ange qui avait les yeux sur Jean partit d'un franc éclat de rire.

— M. Joseph vous croyez à ces choses-là, vous ?

— Oui, ma jolie mamzelle. Si vous passiez par ici la nuit vous entendriez des plaintes, des gémissements. Ce sont les âmes du purgatoire qui demandent...

La rieuse fille avait réussi de s'échapper de la charrette, malgré les cris de l'oncle et de la tante qui craignaient une rechute de sa lymphangite. Elle cheminait gaiement entre Jean et M. Joseph, un peu émue, mais très curieuse de ces légendes innombrables que le bon charroyeur ne se lassait pas de conter.

Tout à coup, d'un cri strident, le brave homme arrêta ses mules.

— Tenez, regardez, est-ce naturel, cela ?

Une sorte de cercueil de lave durcie barrait à demi la route, inviolablement incrusté dans la masse volcanique.

— Curieux hasard, murmura Jean.

— Hasard ! haleta l'homme. Ah ! monsieur, si nous avions du temps ! Tantôt nous arriverons à la dernière grande coulée, qui n'est pas encore recouverte d'arbres, vous y verrez d'étranges choses. Ici, c'est la vieille coulée du temps de mon arrière-grand-père ; la forêt est venue dessus, on ne voit plus rien.

Il tendit le manche de son chabouk dans une direction :

— Là, à plus de mille mètres d'ici, il y a un évêque de pierre, avec tous ses ornements. Il y a quasiment de tout sous cette verdure ; les planteurs de vanille, en défrichant ont mis à jour des chapelles, des diables avec leurs cornes, des serpents énormes, de tout... de tout ! Des Messieurs comme vous ont vu. Heureusement, il y a aussi des croix, des saintes vierges, des anges... Ah ! le bon Dieu est grand !

Et le bon Joseph baisa son scapulaire.

Ange était devenue très grave.

Vers quatre heures, dans une éclaircie de l'interminable fourré, l'on aperçut l'autre bord de cette vaste solitude, la rampe du Bois-Blanc, encore lointaine pourtant.

Au débouché d'un contour Joseph arrêta son attelage.

Une immensité désolée était là.

La récente coulée.

Le comble du chaos.

Un épouvantable océan d'icebergs noirs, saupoudrés d'une rase végétation de cryptogames grisâtres.

Jean déplora que le temps lui manquât pour explorer ces laves imposantes.

Mais le brave Joseph l'interpella, avec un accent de foi profonde :

— Hé bien ! Monsieur, regardez à votre gauche : nierez-vous encore le miracle ? Le feu a tout emporté ; il a respecté la Madone ! Il s'est détourné pour elle ! Tant que des impies ne la tireront pas de là le volcan ne détruira pas Bourbon !

Jean leva les yeux. Au bord même de la route, un tertre assez élevé. Au sommet, une statue de plâtre, peinte, abritée sous un parasol de zinc. La tante Thérèse s'était agenouillée au pied du tertre. L'oncle Thomas, interloqué, dit à Jean :

— « C'est égal, mon garçon, je ne pratique pas... mais il y a quelque chose ! »

Ange ne dit rien ; elle étudiait le sourire sceptique qui errait sur les lèvres de Jean ; elle sentait que sa démonstration allait être sans réplique : d'avance elle s'en trouvait très fière.

Elle suivit le jeune homme au sommet du tertre. Là, d'un coup d'œil Jean s'expliqua le mystère du prétendu miracle. La topographie des lieux racontait ce qui s'était pro-

duit. La mer de feu avait bonnement suivi le thalweg profond, dont le schéma s'accusait nettement vers la mer ; seules les vagues affaiblies de ses bords étaient venues lécher les assises du tertre formé par la coulée ancienne, tel un épi de défense naturelle ; ces vagues de l'extrême bord avaient été si peu puissantes que, tout à côté de la statue, la végétation arbustive avait résisté à la chaleur.

Ah ! si le tertre était une île au milieu de cet océan aujourd'hui figé... Mais ce n'était qu'une presqu'île que les laves à demi refroidies du bord avaient été forcées de contourner.

Il ouvrit la bouche pour expliquer...

Il se tut. Il avait vu au bas du tertre le charretier, des cantonniers, des piétons de passage, tante Thérèse agenouillés et priant.

Il se rappela une forte pièce qu'il avait entendue à Paris, au Théâtre Français : « La Douceur de croire ».

Oui, tant qu'une instruction large, absolument indépendante ne serait point venue apporter à tous ses compatriotes les convictions robustes, qui procèdent de la seule raison, à quoi bon déflorer leurs croyances, leur ôter l'illusion des sauvegardes surnaturelles qui leur permettait de supporter l'atroce misère où la plupart d'entre eux étaient réduits ?

Il se tut.

Ange lut sur son visage ce qui se passait en lui. Elle n'eut pas un seul geste de dévotion. Mais elle alla cueillir, à l'orée du bois, une gerbe de fleurs. Elle se haussa un peu pour la déposer sur le piédestal. Dans cette attitude Jean la trouva infiniment plus belle que la statue. Il eut la vision de quelque déesse des anciennes religions détruites subitement apparue auprès de la Vierge des chrétiens. Ange fut pour lui comme une fille, très chaste, de l'Anadyomène antique : la vraie Vierge moderne, vivante, pure et prête à toutes les fécondités. Il l'aima,

Et dans son être coula délicieusement la douceur de croire que sa vie n'était pas finie ; qu'il en recommencerait une nouvelle, toute d'énergie, de devoir et d'amour, avec des alternatives de joies et de déboires, mais éternellement unie à ce gracieux être de jeunesse, de beauté, d'intelligence et de discret amour.

Ils ne se dirent rien, car ils s'étaient compris.

Et le voyage se poursuivit dans la direction de Saint-Benoit.

(Décembre 1913)

